



**SYNTHÈSE
RÉGIONALE**

CÔTE-NORD

Cette fiche synthèse présente un résumé de certains enjeux régionaux ayant émergé pour la Côte-Nord.

Ces résultats sont issus d'une étude (Flynn, Cousineau et al., FRQSC 2017-2020) portant sur les liens entre l'itinérance et la violence de la part de partenaires intimes, effectuée en partenariat avec :

- le Réseau Solidarité Itinérance du Québec,
- Relais-Femmes,
- la Fédération des maisons d'hébergement pour femmes,
- le Réseau des Tables régionales de groupes de Femmes du Québec.

Les données contenues dans ce document proviennent de cinq entrevues individuelles de type récit de vie qui ont été faites avec des femmes dans la région de la Côte-Nord ainsi que d'un groupe de discussion réalisé auprès d'une vingtaine d'intervenantes et de questionnaires de la région provenant de plusieurs groupes de femmes.

Synthèse rédigée par Mélissa Cribb et Julie Godin

Dirigée par Catherine Flynn

Mise en page par Mariel Assante

PORTRAIT DES FEMMES RENCONTRÉES

L'âge L'âge des femmes se situe entre 20 et 53 ans. On y retrouve différents scénarios d'entrée dans l'itinérance. Pour une participante, l'entrée dans l'itinérance se fait dès le début de l'adolescence en raison de l'expulsion de son domicile. Pour trois autres, l'entrée dans l'itinérance se fait à l'âge adulte et est fortement associée au fait de vivre de la violence conjugale soit dans une relation en cours, soit à la suite des tentatives de quitter un conjoint violent, soit à la suite d'une séparation. Pour une autre, l'entrée dans l'itinérance survient lors de la perte de la garde de son enfant.

Nota bene : Tous les noms des participantes ont été remplacés par des noms fictifs



Financé par :

Fonds de recherche
Société et culture



QUAND LES DIMENSIONS REPRÉSENTATIONNELLES COMPLEXIFIENT GRANDEMENT LE PROCESSUS DE DÉNONCIATION.

La vision selon laquelle le privé n'est pas politique, particulièrement présente dans les petits milieux, est un obstacle à la dénonciation rapportée par des participantes et des intervenantes.

« C'est la famille qu'on voit. Ils n'avaient pas d'amis, mettons des couples d'amis, qui venaient manger à la maison. Tout se faisait familial. Les secrets, c'était tout familial. Si tu disais des choses, c'était comme le cocon de la famille. Tu dis «oh boys, ce n'est pas ici que je vais m'en sortir. »

Julie

« Surtout quand tu as été élevée dans une famille où il y a un paquet de secrets de famille et qu'il y a un paquet de non-dits. C'est comme si tu n'avais pas le droit de parler. »

Julie

« Ils ne veulent pas, ils se connaissent. C'est des familles et c'est tous des petits milieux. Et ils ont tous des secrets de famille. Il ne faut pas que personne parle. Les policiers, quand j'ai posé la question dans le temps, ils m'avaient dit que c'était pour ne pas faire peur aux gens. À force de ne pas faire peur aux gens, on est toujours dans la même problématique que tout se passe en dessous de la table et on ne s'en sort pas. C'était peut-être la peur de dénoncer aussi, de ne pas être crue. »

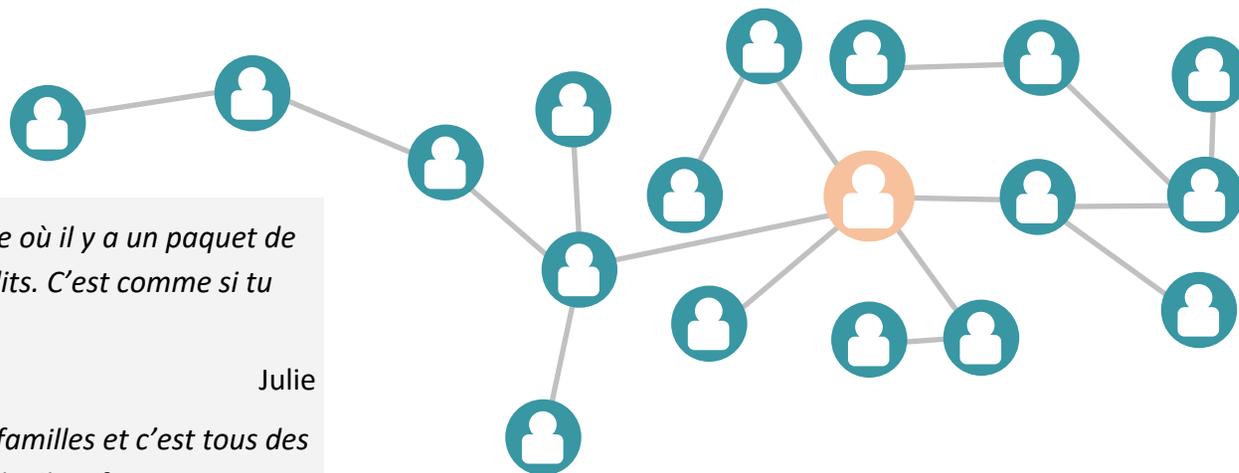
Participante, Groupe de discussion

QUAND LES DIMENSIONS REPRÉSENTATIONNELLES COMPLEXIFIENT GRANDEMENT L'EXPÉRIENCE DES FEMMES.

Le fait de vivre dans des petits milieux entraîne des difficultés pour certaines participantes qui mentionnent que les rumeurs circulent très vite, ce qui peut détruire leur réputation et les obliger parfois à quitter la région.

« Ça circule très vite ces genres de... comment dire ça? Rumeurs. Parce que là-bas une réputation, ça peut vraiment détruire vu que c'est une petite ville et tout le monde se connaît. Ça se détruit hyper rapidement surtout... ça touche énormément là. »

Alice



« Bien oui c'est toute de la parenté. Dans le fond, à [nom d'un village] aussitôt que tu dis les [nom de famille 1] ou [nom de famille 2] ou [nom de famille 3], c'est toute des parentés ça. Alors il faut que tu fasses attention à qui tu parles parce que moi j'ai dit un moment donné: «Ouin, tel enfant as-tu vu comment elle est bizarre ?»

Mélanie

LES OBSTACLES QUI AMÈNENT LE PASSAGE VERS L'ITINÉRANCE ET MAINTIENNENT/RETOURNENT LES FEMMES DANS UN CONTEXTE DE VIOLENCE.

Le manque de logements, particulièrement de logements sociaux, le coût trop élevé ainsi que la discrimination de certains propriétaires sont des difficultés fréquemment soulevées par les intervenantes.

« Par rapport au logement social, on avait abordé un peu ce matin, c'est à ce moment-là je pense que, on va en reparler en après-midi, donc pour les femmes qui ont des familles, c'est assez facile d'obtenir des HLM. Les femmes seules, c'est extrêmement difficile. Il n'y en a pas. Et celles qui sont sur l'aide sociale, pour avoir un appartement c'est comme le chèque passe au complet pour payer l'appartement. »

Participante, Groupe de discussion

« Un moment donné, même les filles en maison d'hébergement peuvent même pas se trouver de logement. C'est impensable. Même dans les HLM parce que c'est complet. Les gens de la construction sont tous venus. Alors, qu'est-ce que les propriétaires faisaient, il était capable de trouver un logement un 5 et demi à trois travailleurs et payer trois fois le montant que payait une famille. En plus, il n'y a sûrement pas de baux. Il y a des baux au mois, des choses comme ça, mais à Sept-Îles, il n'y avait pas de baux. C'était des baux au mois. Au bout d'un mois, on s'organisait pour louer à des gens qui étaient plus payants que toi. Alors, on s'entend qu'une femme qui se retrouvait à devoir chercher un loyer avec trois enfants, entre trois travailleurs de la construction et ils sont capables de payer 150\$ par semaine et la madame qui va payer 100\$, bien ils vont choisir les trois travailleurs. Qui a eux trois vont faire tripler le coût du loyer. Un moment donné dans les journaux, tu avais un ou deux loyers à louer et c'était marqué pour travailleurs seulement. »

Participante, Groupe de discussion

De plus, l'organisation du marché de l'emploi dans la région fait en sorte que peu d'emplois sont disponibles à proximité, que le travail est souvent saisonnier et que ceux disponibles sont souvent payés au salaire minimum. Les iniquités salariales sont également très présentes.

« Les femmes c'est l'hôpital et les écoles. Dans les mieux payés qu'on va dire. Les salaires les plus élevés. Sinon, c'est dans tous les services, commerces, restauration au salaire minimum. Les organismes communautaires. Dans les boutiques. »

Participante, Groupe de discussion

« Après ça, quand je suis revenue ici, il y avait une petite cantine, j'ai travaillé 3 étés là et la dernière année, ils ont fermé la cantine. J'ai travaillé à l'usine à [nom d'un village]. [...] Saisonnier, du mois d'avril au mois d'août.

I : Ok et tu dis pendant l'été je travaillais dans la cantine, et pendant l'hiver

P : J'étais sur le chômage. »

Mélanie

L'accès à l'emploi est aussi un enjeu de taille pour celles ayant moins de ressources financières et matérielles.

« Si je reste à Ragueneau, même à Pointe-aux-Outardes, on en a, on le voit, mais là si tu te trouves une job à Baie-Comeau, c'est bien de valeur ça te prend une auto. Mais là, l'auto c'est comme la poule ou l'œuf qui venait avant. Là, tu n'as pas de transport, mais même si tu avais une auto, il faut toujours bien que tu payes les assurances, les plaques, le gaz pour te rendre là. C'est cher. Minimalelement 55\$ par semaine en essence, 60 des fois. Ça, c'est juste pour aller travailler. Fait que si tu n'as pas d'argent, tu ne peux pas faire ça. Tu ne pourras pas aller travailler. Ça, c'est un frein sur la Côte-Nord l'accessibilité à l'emploi. »

Participante, Groupe de discussion

QUAND LE MANQUE D'ACCESSIBILITÉ AUX RESSOURCES COMPLIQUE LE PARCOURS DES FEMMES ET ACCENTUE LA DÉTRESSE.

Les trous de services, notamment l'absence de ressources spécialisées en violence conjugale et l'absence de ressources en dehors des heures sont un obstacle majeur pour les femmes.

« On a beau être en région éloignée, mais pourtant, il y a des services pour d'autres choses, mais pour des choses comme ça, il n'y en a pas. Et pourtant, ce n'est pas parce que c'est moins important. Moi, je trouve qu'une femme violentée, une femme qui vit tout ça en même temps, si elle ne se garde pas la tête hors de l'eau, c'est sûr qu'elle va y passer. »

Julie

De plus, les ressources disponibles répondent rarement aux besoins derrière la détresse des femmes.

« Parce que les personnes en violence conjugale ou en agression, peu importe, on est pris avec ça. C'est comme si tu te disais, si j'ai à faire une crise ou à ne pas feuler, c'est du lundi ou jeudi. Parce que sinon, tu ne peux rien faire. Tu appelles le CLSC, le CLSC va te diriger où? Ils vont te diriger à l'hôpital. Qu'est-ce qu'ils vont me dire à l'hôpital, on va vous donner des médicaments. Regarde, je n'en veux pas de tes pilules. [...] Il n'y en a pas ici de ressource en tant que telle en violence conjugale ou quoi que ce soit ou peu importe. Si tu tombes dans les heures qu'il n'y en a pas, que les bureaux ne sont pas ouverts, tu es laissée à toi-même. »

Julie



DIMENSION INSTITUTIONNELLE QUI COMPLEXIFIE L'ACCÈS AUX SERVICES ET À DES LIEUX SÉCURITAIRES.

En raison de la taille démographique et de la distance à parcourir sur le territoire, l'accès aux services et au marché de l'emploi est un obstacle de taille pour les participantes, ce qui peut être un levier de contrôle pour les partenaires violents et mettre la vie des femmes en danger.

« Moi, un moment donné, avec [nom de sa conjointe 2], j'ai sacré mon camp de là. Moi, je voulais m'en venir à Baie-Comeau. Il y a quarante-deux kilomètres à peu près, je voulais faire ça à pied. L'élément survie, moi, je m'en vais de là sinon elle va me tuer. »

Julie



« J'ai perdu mon logement [...] J'ai été obligée de déménager. Ben lui, ça faisait son affaire. Je me suis ramassée à Longue-Rive. Mais là, ça me prenait une heure pour m'en venir en auto. Comme je ne conduisais plus depuis un bon bout de temps, c'est lui qui conduisait. Il fallait qu'il vienne me porter. [...], ça a duré à peu près 5-6 mois. Mais là plus ça va, plus les disputes sont de plus en plus fortes. Dans l'auto, il est rendu qu'il commençait à me péter des coches. Il commençait à chialer, mais d'aplomb. »

Claudine